



BRIGITTE  
**BARDOT**

**Mes as  
de cœur**

ARTHAUD POCHE



Mes as de cœur

En couverture :

Brigitte Bardot avec le chat Obélix, lors de sa visite au refuge de Saint-Jean-aux-Amognes, le 12 avril 1991.

Brigitte Bardot

# Mes as de cœur

En collaboration avec François Bagnaud

**ARTHAUD** POCHE

Textes rédigés par Jean-Louis Bachelet

© Flammarion, 2014 pour l'édition illustrée  
© Flammarion, 2019 pour la présente édition  
87, quai Panhard-et-Levassor  
75647 Paris Cedex 13  
Tous droits réservés  
ISBN : 978-2-0814-6805-4

## Avant-propos

Un jour, durant le tournage d'un film, en juin 1973, j'ai décidé de mettre ma vie au service des animaux.

Mais rien ne s'improvise et j'ai dû apprendre ce nouveau sacerdoce pour lequel mon amour et mon cœur ne suffisaient pas. Tous ceux qui s'engagent vraiment dans la protection animale savent à quel point il est difficile d'acquérir l'expérience nécessaire dans ce domaine si vaste dans lequel je me suis retrouvée seule, au début, totalement perdue, méprisée, ridiculisée. Brusquement confrontée à un univers infini de douleurs muettes.

Mon premier combat fut celui pour les bébés phoques.

Je fus prise pour cible par toute la presse internationale qui déclara que je faisais ça « pour ma publicité », alors que j'ai vécu lors de cette expédition sur la banquise en mars 1977 les pires moments de ma vie. Face à un monde hostile et impitoyable,

témoin impuissant d'un massacre insoutenable, haïe par les chasseurs canadiens, montrée du doigt et critiquée par les médias et même par les associations « sérieuses » de l'époque – hormis les militants de Greenpeace auprès desquels j'ai trouvé un grand réconfort et une immense chaleur humaine. Parmi eux, il y avait Paul Watson qui est resté – et restera – un ami et un soutien de toujours pour toujours. J'avais fait mes classes et je sortais meurtrie mais renforcée et déterminée par cette aventure qui s'avéra si positive par la suite.

En 1986, j'ai créé ma Fondation. J'ai dû vendre aux enchères tout ce que je possédais de valeur afin d'obtenir la somme nécessaire pour son fonctionnement. À la fin de la vente, j'ai lancé cette phrase qui résume si bien ma vie :

« J'ai donné ma jeunesse et ma beauté aux hommes, maintenant je donne ma sagesse et mon expérience, le meilleur de moi-même aux animaux. »

Depuis, à force de courage, de volonté et d'obstination, secondée par une équipe dynamique et efficace qui travaille dans une Fondation réputée et puissante, j'ai franchi les étapes pour réussir et avoir (enfin) droit à une certaine reconnaissance. Il reste encore de grandes batailles à gagner car les êtres humains se sont déshumanisés, particulièrement dans la politique et aussi dans nos gouvernements successifs.



Mais il y a eu dans le passé et aujourd'hui encore des hommes et des femmes de grande valeur qui agissent positivement pour améliorer le sort des animaux et préserver la nature. Ils donnent eux aussi le meilleur de leur vie, au risque parfois de la perdre ; ceux-là je les admire, je les aime et je suis heureuse de leur rendre hommage grâce à ce livre.

Je les remercie infiniment, ce sont « mes as de cœur ».

Brigitte Bardot

## Théodore Monod

Cet homme unique et rare a passé les 98 ans de sa vie à se battre pour le respect de la vie sous toutes ses formes. Sa sagesse et son érudition n'avaient d'égales que son courage moral et physique.

Il a été un exemple, un leader respecté.

Il défilait encore auprès de ma Fondation à mes côtés contre la fourrure alors que ses jambes avaient du mal à le porter!

Il m'a appris une certaine forme de détermination puissante et calme devant l'inacceptable adversité!

Il restera mon modèle.

## THÉODORE MONOD

C'est un singulier cortège funèbre que les habitants de Châtillon découvrent à l'entrée de leur cimetière, en cette fraîche matinée du 28 novembre 2000 : parmi la foule, un chameau avance nonchalamment, flanqué de son chamelier. Dans le cercueil de bois sans appareil, on a allongé le défunt, un vieil homme au beau visage d'ascète, enroulé dans un épais burnous de laine rouge – un burnous de méhariste de deuxième classe –, souvenir des lointaines années de service militaire passées en 1929 dans le désert algérien. Ce vêtement aurait pu être la bure d'un franciscain ou la toge d'un moine bouddhiste : pour Théodore Monod qui vient de s'éteindre après une traversée complète du XX<sup>e</sup> siècle, il sera le vêtement de « l'ordre des Frères sahariens ».

Il n'avait pas peur de la mort. Elle n'était pour lui qu'un passage. Il fit son dernier voyage dans la plus grande humilité, accompagné seulement de quelques fidèles, de sa famille et... de la chamelle Tataouine.

Théodore Monod, né en 1902, était à la fois explorateur, naturaliste, philosophe, historien, humaniste, moraliste : il cumulait les étiquettes ! Lui-même en riait et excusait son éclectisme par sa curiosité d'esprit et sa fâcheuse manie de céder à des fascinations successives et irrépissibles. Fascinations qui le conduiront, au cours de sa vie trépidante, à s'intéresser à de nombreuses énigmes : l'homme d'Asselar – squelette d'homme préhistorique qu'il a découvert en 1927 dans le Sahara –, la météorite de Chinguetti – qui fit courir bon nombre d'explorateurs en quête de mystères et dont il prouva l'existence – ou bien encore le verre libyque<sup>1</sup>, les céramiques brisées d'Abu Ballas en Égypte et même l'épave du navire tristement célèbre *La Méduse*<sup>2</sup>. Enfin toutes sortes de questions, encore pour la plupart sans réponse, qui font rêver les esprits passionnés d'aventures.

Un point commun rassemble pourtant les aspects divers de sa personnalité : l'amour du désert, des terres inaccessibles et inchangées depuis des millénaires, et où l'homme contemporain, avide de projets mercantiles, ne peut rien détruire pour la bonne raison qu'il n'y a rien. Dans ces royaumes du silence et de la méditation, il trouva le véritable sens de l'humanité, qu'il croyait indissociable de l'ensemble du vivant.

Pour lui « la faune, la flore et leur substrat rocheux et sédimentaire, les interactions physiques et chimiques des éléments de la nature forment un tout qu'il faut envisager dans son ensemble ». Aujourd'hui, on appelle cela la « biosphère ». Un ensemble

dont l'unité, pour Théodore Monod, est à l'image de l'unité du Divin.

Lors de sa première méharée<sup>3</sup>, il découvrit donc le désert. « Le sort en avait décidé ainsi, écrivait-il. Le Sahara se refermait sur une proie que, cinquante ans plus tard, il tenait encore prisonnière. »

Théodore Monod, issu d'une famille protestante dont la longue lignée ne comptait pas moins de cinq pasteurs, avait reçu dans sa chair l'héritage de ses ancêtres : un héritage fait d'amour du prochain et d'aspiration à œuvrer pour un monde meilleur. Toute sa vie, il cultiva l'amour de la nature autant que celui de l'humanité. Son combat pour le respect de la vie sous toutes ses formes fut une constante qu'il ne trahit jamais. Ainsi, il milita contre la corrida et la chasse tout autant que contre la bombe atomique, l'apartheid et l'esclavage. Pour lui, les droits de l'homme étaient indissociables des droits de l'animal : exister, tout simplement, implique un droit à être respecté.

Au cours d'une de ses nombreuses méharées, il écrivit dans son journal : « Il serait intéressant de démontrer que le degré de civilisation d'une nation se mesure au degré de respect et de protection qu'elle accorde à l'animal domestique et sauvage. »

Animé de profondes convictions religieuses, il ne se montrait pourtant jamais prosélyte : « Il n'est pas obligatoire de croire, mais il n'est pas interdit d'espérer. » Son aspiration à l'unité et cette profonde tolérance trouvèrent leur expression dans le blason qu'il dessina pour symboliser ses convictions : autour

d'une croix que surmonte l'emblème « Peace and Love », et qui forme un arbre, se répartissent quatre branches, représentant à leurs extrémités respectives : l'étoile de David, le nom mahométan de Dieu, le yin et le yang bouddhistes et la fleur de lotus hindouiste.

Théodore Monod fut le pont entre une science « à l'ancienne » et la science contemporaine. Sur de nombreuses photos, on le voit scruter une fleur, une pierre, au moyen de son inséparable compte-fils ou à l'œil nu, ou bien encore allongé à même le sol, sous l'impitoyable soleil saharien, tout près de l'objet convoité, comme à côté d'une bien-aimée dont la seule présence comble et inspire. Telle cette petite plante de la famille des gentianes, découverte le 18 mars 1940 en Libye, qui porte le numéro 8045 de son herbier et qu'en son honneur on nomma : « *Monodiella flexuosa* ». Pour la retrouver, il retourna à 93 ans dans le désert mauritanien, en vain... Une « amoureuse » parmi d'innombrables : le Muséum national d'histoire naturelle recense près de 5 000 herbiers, soigneusement numérotés, constitués par Théodore Monod au cours de sa carrière.

Sa première « campagne » de 1934 le conduisit d'Aleg, en Mauritanie, au Tanezrouft, en Algérie. Chaque jour, ce furent plus de 50 kilomètres à pied et à dos de chameau – soit 450 kilomètres couverts en huit jours. Il revint en France avec 1 872 kilos d'échantillons divers : flore, minéraux, os, fossiles. Les privations ne manquèrent pas sur le chemin,

mais sa passion était la plus forte. Toutes les herbes étaient consciencieusement récoltées, numérotées et placées dans un herbier de fortune, fait de deux planches reliées par des courroies et portées en bandoulière.

Son deuxième voyage en Afrique, entrepris avec l'accord du Muséum national d'histoire naturelle de Paris, le mena du Cameroun à la Guinée. Près de 2 000 kilomètres à pied ou en pirogue, durant lesquels il dut apprendre, bien malgré lui, à se faire respecter des hommes qui l'accompagnaient. Aventurier certes, mais contemplatif avant tout, Théodore Monod n'aimait pas les rapports de force ; ce fut une dure épreuve pour lui. Il rencontra sur sa route Albert Schweitzer<sup>4</sup>, qui lui donna de précieux conseils pour affermir son autorité. Il croisa aussi André Gide<sup>5</sup>, qu'il surnomma ironiquement l'« Homme qui ne croit plus au péché ».

Puis ce fut le service militaire, accompli au Sahara. Il appréhendait ce moment où il allait devoir s'accommoder d'un univers fait de valeurs qui étaient aux antipodes des siennes. À l'affirmation : « Si tu veux la paix, prépare la guerre », il avait toujours opposé cette révision de son cru : « Si tu veux la paix, prépare la paix. » Il s'acquitta pourtant magnifiquement de ses obligations et mit à profit ces deux années, en continuant ses recherches.

Survint alors la guerre de 1939-1945 et son lot d'horreurs inédites dans l'histoire de l'humanité. Théodore Monod fut mobilisé à Tibesti, à la frontière nord du Tchad. Parti de Dakar, il laissa femme et

enfants et rejoignit son poste avec un imposant chargement de livres ainsi que son inséparable herbier qu'il avait surnommé « Tape-cul système Monod » ou même « Tape-Monod système ». Durant ses longues journées de garde, il écrivit son deuxième livre, *L'Émeraude des Garamantes*. Dans ce texte magnifique, il développa ses convictions : selon lui, il faut respecter le monde animal tout simplement parce qu'il *existe*. L'animal, en outre, ne ment pas ; il ne torture pas les membres de sa famille. Et d'ajouter : « Blessé, piéger, fusiller, détruire un être vivant, c'est enfreindre une règle suprême, commettre un crime de lèse-création. Non, l'animal n'est pas un objet. Il a des droits en tant que notre cocréature : le droit de vivre, à sa guise, soustrait aux agressions de l'homme, libre d'aller et venir sans avoir à en demander respectueusement la permission à ce dernier. »

Après la défaite de 1940, Théodore Monod entra en révolte. La doctrine nazie le révoltait. Sa femme et ses enfants étaient juifs et son aversion pour les conflits ne fit jamais de lui un opportuniste. Il anima des émissions sur Radio Dakar, dont certaines furent censurées. Il créa un mouvement de résistance à Dakar : les « Forces fraternelles françaises », inspirées de l'idéal évangélique et de la volonté de combattre l'idéologie infernale qui avait déferlé sur l'Europe. Cette période fut très douloureuse : son père mourut loin de lui, et sa femme Olga perdit toute sa famille à Terezín et à Auschwitz. Mais, à la



Libération, le général de Gaulle vint saluer l'engagement de son « bon compagnon ».

Théodore Monod, esprit encyclopédique, fut tout à la fois malacologiste, carcinologiste, arachnologue, entomologiste, ichtyologue, batrachologue, herpétologue, mammalogiste<sup>6</sup>, mais également ornithologue, botaniste, minéralogiste, géologue, géographe, océanographe, climatologue, archéologue, préhistorien, paléontologue, spécialiste des déserts et des océans, ethnologue, linguiste, historien ! Tout cela avec un talent de conteur et d'écrivain, de dessinateur et d'humoriste. Bref, un esprit de l'Antiquité grecque ou de la Renaissance égaré au xx<sup>e</sup> siècle. « Espèce-relique », se plaisait-il à dire de lui-même.

En près d'un siècle de sa riche existence, Théodore Monod rédigea près de 2 000 volumes d'œuvres scientifiques, regroupa 20 000 échantillons et enrichit notre connaissance de la flore et de la faune de respectivement 35 et 130 espèces nouvelles. Il était l'un des derniers grands voyageurs naturalistes. Son humilité ne se démentit jamais. Lorsqu'on évoquait devant lui l'étendue incroyable de ses apports à la science, il commentait modestement : « Tout cela est peu de chose en comparaison de l'incommensurable volume de nos ignorances. »

Cet homme illustre et discret milita souvent pour la cause animale, notamment contre le massacre des tourterelles dans le Médoc<sup>7</sup> et le commerce de la fourrure. Lors de sa dernière manifestation, tous les

participants furent touchés par la présence de ce noble patriarche de 90 ans. Il faisait partie de ces personnalités qui donnent une légitimité scientifique à toutes les actions en faveur des animaux et de la nature.



Dian Fossey

Merveilleuse et unique Dian Fossey qui donna sa vie pour protéger les gorilles des montagnes, ces animaux extraordinaires qui finirent par l'accepter et l'aimer au sens le plus noble du mot.

Cette femme au courage remarquable a vécu dans des conditions précaires au sein d'une communauté de gorilles; à leurs côtés, elle se battait pour leur survie et a plusieurs fois risqué sa vie avant de la perdre!

Lorsque j'ai visionné en projection privée le film de sa vie « Gorilles dans la brume » en 1989, j'ai été tellement bouleversée, émue, envoûtée par ce que je voyais sur l'écran, que lorsque le film s'est terminé, j'étais en larmes, sanglotant, ne pouvant plus dire un seul mot.

## DIAN FOSSEY

Digit prit le stylo avec délicatesse. D'un geste lent, il l'approcha de ses yeux, puis le rendit doucement à Dian. La jeune femme était allongée près de lui, dans une posture volontairement humble. À côté de son étrange compagnon, elle paraissait bien vulnérable. L'imposante et placide stature velue du gorille reposait comme un rocher au milieu de la clairière. Le stylo fut rendu, et ce fut au tour du bloc-notes de subir un examen minutieux : Digit l'observa, le renifla, puis le rendit gentiment à sa voisine.

Comme beaucoup de ses semblables, Digit mourut assassiné par des braconniers, en défendant les siens. Les jeunes spécimens enlevés étaient vendus à des zoos. Quant à ceux qui étaient tués, on leur coupait les mains et la tête pour les proposer aux touristes...

C'était pour vivre auprès d'eux que Dian Fossey<sup>1</sup> était venue s'installer ici, en plein cœur du parc des volcans du Virunga, aux confins du Congo. Elle

donna à « ses » gorilles les noms de Beethoven, Bartok, Brahms, Icare, Effie, Piper. La liste était longue, chaque nom étant chargé de cette tendresse qui signait un lien puissant, créé à force d'amour, de dévouement, de sacrifices et de persévérance. Les gorilles des montagnes<sup>2</sup> – menacés de disparition par l'extension anarchique des terres agricoles de la région et par le braconnage – furent la famille véritable de Dian Fossey, dont le nom restera pour toujours associé à leur destin.

24 septembre 1967.

Une colonne de quarante porteurs marche sur le sentier boueux qu'ont tracé, dans la luxuriante végétation d'*Hagenia*<sup>3</sup> et de bruyères géantes, les buffles et les éléphants. Trois heures de marche et, soudain, le ravissement. À l'orée de la forêt apparaît un paysage à la beauté irréelle : une vaste prairie à la frontière du Congo, du Rwanda et de l'Ouganda, bornée par les volcans Mikeno, Visoke et Karimbisi<sup>4</sup>, dont les cônes percent la brume à plus de 4 000 mètres d'altitude. Le site semble avoir été créé pour Dian...

La décision est prise immédiatement : ce tertre naturel sera son camp de base. Elle le baptise « Karisoke », nom composé avec celui des deux principaux volcans, qui, tels des gardiens géants, veillent sur cette crête depuis un million d'années.

Lors de sa première nuit à Karisoke, Dian, assise devant sa tente, se laisse envahir par l'émotion face à la splendeur surnaturelle du lieu, dans un silence parfois déchiré par le hululement des chouettes, le

sifflement des antilopes et le barrissement des éléphants. Elle sait que son bonheur est ici.

À 35 ans, Dian a une santé fragile – qui le croirait, lorsqu'on observe son allure élancée et son regard déterminé. Sujette à des pneumonies chroniques, elle a d'ores et déjà les poumons très abîmés ; et que dire des allergies, qui mettent régulièrement et sans prévenir sa vie en danger, au point que le directeur du National Geographic<sup>5</sup>, principal mécène du projet de Dian en Afrique, émet de sérieux doutes sur ses capacités à accomplir sa mission. Mais il en faut plus pour la décourager. Soutenue par Louis Leakey<sup>6</sup> – sommité internationale en matière d'anthropologie –, Dian est habituée à se battre, et pas seulement contre la maladie.

Son enfance ne fut pas celle d'une jeune fille choyée par les siens. Sa mère, très tôt divorcée, se montrait soumise à son nouveau mari, qui exigeait que Dian mange dans la cuisine avec les domestiques. Il s'opposa aux aspirations profondes de sa belle-fille et refusa de l'aider financièrement pour ses études.

Pourtant, la petite Dian se sentit très vite attirée par le monde animal : chiens et chevaux étaient ses seuls amis. Après des études vétérinaires avortées, elle s'essaya à des emplois qui ne la comblèrent pas et finit par passer un diplôme d'ergothérapeute.

Engagée dans un hôpital du Kentucky, où elle s'occupait d'enfants en difficulté, elle continua de rêver d'aventure, de grands espaces, de solitude. Non, la « civilisation » ne lui convenait pas ; elle

voulait partir le plus loin possible, commencer une vie nouvelle, avec des êtres nouveaux, auxquels elle pourrait tout sacrifier loin des combats idiots qui préoccupaient les autres gens. Pour rompre avec le monotone destin auquel sa famille semblait décidément vouloir l'asservir, elle hypothéqua trois ans de son salaire et partit pour six mois au Rwanda. Trois ans de salaire ! Son entourage fut abasourdi. Cette décision acheva de rompre les liens déjà fragiles qu'elle entretenait avec les siens.

Mais d'autres épreuves l'attendaient désormais sur sa terre d'élection. Les tensions locales entre ethnies l'obligèrent à des négociations sans fin avec les différentes autorités qui jugeaient sa présence indésirable. Ses parents l'avaient pourtant avertie des dangers qu'elle courait, mais rien dans la première lettre qu'elle envoya à sa mère ne laissait transparaître un quelconque désir de revenir aux États-Unis.

Et l'amour ? Peu d'hommes trouvèrent grâce à ses yeux, tant elle subordonnait toute vie privée à l'accomplissement de sa mission. La vie sauvage lui apportait une plénitude à laquelle elle payait le tribut de sa coquetterie. Lorsque son ancien prétendant la rejoignit en Afrique avec une bague de fiançailles, en la sommant de rentrer, il découvrit une femme en haillons, à la chevelure broussailleuse. Il eut bien du mal à reconnaître celle qu'il aimait.

Dian eut par la suite d'autres amours, rendues impossibles par sa détermination à vivre avec les créatures de son choix. « Quand on se rapproche de la dignité des gorilles, on fuit les gens », disait-elle,



N° d'édition : L.01EBNN000613.N001  
Dépôt légal : septembre 2019

*« Il y a eu dans le passé et aujourd'hui encore des personnes de grande valeur qui agissent positivement pour améliorer le sort des animaux et préserver la nature. Je les remercie infiniment, ce sont "mes as de cœur". »*

## Mes as de cœur

Les animaux ont ensoleillé ma vie ! C'est à eux que je dédie cet ouvrage et à tous ceux qui se consacrent à leur protection et à celle de notre environnement. De Marguerite Yourcenar à Paul Watson, de Christian Zuber au Dalai-Lama, j'ai eu la chance de rencontrer des êtres d'exception, des frères et sœurs de cœur, convaincus comme moi que l'homme n'est pas supérieur aux autres espèces. Dans le Larousse, le mot « humain » est défini comme « sensible à la pitié, bienfaisant, secourable » à l'image de ceux à qui je rends hommage dans ce livre.

Brigitte Bardot reverse l'intégralité des droits qu'elle perçoit sur cet ouvrage à sa Fondation.

**ARTHAUD** POCHE